

## John Millington Synge

Il est né en 1871 près de Dublin dans une famille noble d'origine anglaise. La lecture d'ouvrages de sciences naturelles et de Darwin le rend rapidement agnostique. Il obtient sa licence de langues au Trinity College et le prix de contrepoint à l'Académie royale de musique de Dublin. Il trouve un emploi de lecteur à la Sorbonne où il suit des cours de gaélique et de civilisation irlandaise primitive. Il fait alors la rencontre de Yeats. Nourri par ses voyages, il écrit *Les Îles d'Aran*, récit ethnologique sous forme de journal, *The Congested districts*, un second récit sociologique, puis, pour le théâtre, *Cavaliers en mer* et *L'Ombre de la vallée*. Il prend part au travail de l'Irish Literary Theatre et fonde en 1904, avec Yeats et Lady Gregory, l'Abbey Theatre.

## William Butler Yeats

Il naît à Dublin en 1865 dans une famille irlandaise issue de l'aristocratie. Dès l'adolescence, il écrit ses premiers poèmes de jeunesse, influencé par les romantiques anglais puis, un peu plus tard, par ses lectures mystiques. Militant nationaliste dans les années 1885, Yeats s'éloigne des cercles politiques pour chercher dans les campagnes irlandaises une mythologie, une spiritualité, un style propres à faire naître l'Irlande, à inspirer un Théâtre National. De cette recherche naissent *Les voyages d'Oisín et autres poèmes*, la pièce *Cathleen Ni Houlihan*, le recueil *Les Cygnes sauvages à Coole*. Influencé par Ezra Pound, il s'intéresse aussi au Nô et écrit ses *Quatre pièces pour danseurs*. Sénateur de l'État libre d'Irlande de 1921 à 1928, il prend à la fin de sa vie

des positions plus conservatrices et élitistes. Il continue de publier : *Purgatoire*, 1928, son autobiographie, *La Tour, L'escalier en spirale*, jusqu'à sa mort en 1939. Il reçoit le prix Nobel en 1923.

## Clara Simpson

Elle suit une formation de comédienne à la Dublin Theatre School, à l'Abbey Theatre, puis au Cours Florent, classe libre. À Dublin, Annie Ryan la dirige dans le rôle de Lolita pour lequel elle reçoit un prix d'interprétation puis, plus récemment, dans le rôle de Winnie dans *Oh les beaux jours*. Au TNP, elle travaille avec Christian Schiaretti, notamment dans : *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, *Mademoiselle Julie* et *Créanciers* de August Strindberg, *Le Roi Lear* de William Shakespeare. Elle crée au TNP trois courtes pièces de Samuel Beckett, *Pas, Va-et-vient, Pas moi* et présente *Le Pleure-Misère* de Flann O'Brien.

En 2014 elle fonde avec Esther Papaud la compagnie The Lane. Elle reprend la pièce *Pas moi* au Paris International Beckett Festival 2016 et entame une résidence d'artiste au Centre Culturel Irlandais à Paris. La même année, elle joue dans *Lippy*, avec la compagnie irlandaise Dead Centre à la Schaubühne de Berlin puis, avec la même compagnie, dans *Chekhov's First Play* qui poursuit sa tournée internationale et sera présent à Edimbourg 2017. Ses projets en cours comprennent une création au Théâtre de l'Élysée d'un texte de Pauline Noblecourt avec les élèves de l'école Art en Scène, en avril 2017, et la création de *Femmes en face d'un homme silencieux* de Jean-Pierre Siméon, texte écrit pour elle par l'auteur et mis en scène par Marcel Bozonnet.



### Autour du spectacle

Mer 8 fév. 12h 30

En-cas culturel et littéraire

➤ Musée des Beaux-Arts

Jeu 9 fév.

↔ Rencontre après spectacle

Ven 10 fév.

D Disputatio (après le spectacle)

### En même temps

Du 19 janv. au 12 fév.

La Tragédie du roi Christophe

Aimé Césaire / Christian Schiaretti

création

Dimanche 12 fév. 20h 30

Dipenda - Opéra Afro-Jazz sur les traces de Aimé Césaire

Fabrice Devienne /

Pitcho Womba Konga

...et douze musiciens

### Et aussi...

Du 15 au 16 fév.

O21 (s'Orienter au 21<sup>e</sup> siècle)

1<sup>e</sup> édition

Événement conçu par Le Monde

### Prochainement

Du 20 au 23 fév.

Wilson chante Montand

Lambert Wilson / Bruno Fontaine /

Christian Schiaretti

Du 1<sup>er</sup> au 11 mars

Le Cid

Pierre Corneille / Yves Beaunesne

Du 7 au 11 mars

Gonzoo-un pornodrame

Riad Gahmi / Philippe Vincent

résidence de création

La Librairie Passages et

la Brasserie 33 TNP vous accueillent

avant et après la représentation.

Covoiturez!

Sur le site internet du TNP, vous

pouvez déposer votre annonce ou

vos demandes. Un nouvel outil sans

inscription et gratuit!

[www.tnp-villeurbanne.com](http://www.tnp-villeurbanne.com)

04 78 03 30 00

Théâtre National Populaire direction Christian Schiaretti  
8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex

Le Théâtre National Populaire est subventionné  
par le Ministère de la Culture, la Ville de Villeurbanne,  
la Région Auvergne-Rhône-Alpes et la Métropole de Lyon.

photo ©Patrick Zachmann-Magnum Photos  
graphisme Guerillagrafik  
Imprimerie Valley, février 2017  
Licences : 1-145339; 2-1000160; 3-145341

rhône-alpes

3

TZ

SYTRAL

8

MEDIAPART

le journal

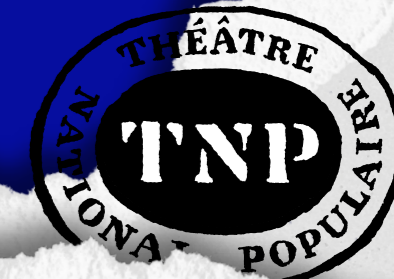
télérama

RCF

RADIO

LA JOIE SE PARTAGE

culture



« Est-ce que la mer est mauvaise vers les rochers blancs, Nora ? »

# Ombres

**Purgatoire** de **William Butler Yeats**

**Cavaliers en mer** et **L'Ombre de la vallée**

de **John Millington Synge**

textes français **Jean-Pierre Siméon**

mise en scène **Clara Simpson**

Petit théâtre

salle **Jean-Bouise**

Durée : 1h30


<b>Avec</b>	<b>Production</b> <b>Compagnie The Lane – Clara Simpson</b>	<b>Participant à la représentation</b>
<b>Cathy Bodet</b> Maurya	<b>Avec le soutien de la</b>	<b>Régisseur général</b> <b>Vincent Boute</b>
<b>Clémence Longy</b> Cathleen	<b>DRAC Auvergne-Rhône-Alpes de la SPEDIDAM*</b>	<b>régisseure lumière</b>
<b>Sven Narbonne</b> Le garçon,	du <b>Centre culturel irlandais</b>	<b>Mathilde Foltier-Gueydan</b>
<b>Michael Dara</b> , <b>Bartley</b>	de l' <b>Institut français en Irlande</b>	<b>régisseur plateau</b> <b>Fabrice Cazanaz</b>
<b>Mathilde Panis</b> Nora	<b>Avec la participation artistique</b>	<b>régisseur lumière</b>
<b>Rémi Rauzier</b> Le vagabond,	de l' <b>ENSATT</b>	<b>Jean-Christophe Guigue</b>
<b>Colum</b>		<b>régisseur son</b> <b>Nicolas Gerlier</b>
<b>Clara Simpson</b> Nora Burke,		cintrier <b>Aurélien Boireaud</b>
<b>Une femme</b>		habilleuses <b>Marlène Hémont</b> ,
<b>Laurent Vercelletto</b> Le vieux,		<b>Julie Mathys</b>
<b>Dan Burke</b> , <b>Un homme</b>		

Dramaturgie **Esther Papaud** assistant à la mise en scène
**Colin Rey** scénographie **Fanny Gamet** lumières **Julia Grand** son **Nicolas Gerlier**, **Davog Rynne** costumes **Benjamin Moreau** maquillages, coiffures **Romain Marietti** production **Aline Présumey** diffusion **L'esperluette**, **Hélène Bernadet** stagiaire à la mise en scène
**Célia Vermot Desroches** stagiaire à la scénographie
**Léna Pelosse**

***Purgatoire***

**Un vieil homme amène son fils devant une grande maison en ruine calcinée, la maison de sa famille – il se remémore le drame familial. Mais bientôt la fenêtre s’allume dans la ruine et à mesure que le vieil homme raconte, c’est l’âme de sa mère, au purgatoire, pleine de remords, qui semble rejouer la scène fatale où le fils a été conçu pour tuer le père.**

***L’Ombre de la vallée***

**Un étranger frappe à la porte de la maison. La maîtresse du lieu, Nora Burke, ouvre. Il découvre qu’il arrive en pleine veillée funéraire: le mari de Nora Burke est mort le jour même, au moment où le soleil est passé derrière la tourbière et que l’ombre est montée dans la vallée. Une légère mélancolie plane, mais la veillée n’est pas ordinaire : Nora abandonne bientôt l’étranger chez elle pour sortir dans les brumes pleines de pluie prévenir un berger des environs, Michael Dara. Le mort se réveille et entame la discussion avec le vagabond…**

***Cavaliers en mer***
**Cathleen et Nora, sa petite sœur, s’empressent en l’absence de leur mère d’ouvrir le paquet que vient de leur confier le prêtre : des vêtements retrouvés sur un cadavre sur la côte plus au Nord, sans doute ceux de leur frère Michael disparu en mer neuf jours plus tôt. Il faut le cacher à la mère, Maurya, qui arrive justement, Bartley, partir en mer lui aussi. Mais Bartley n’écoute pas les imprécations de Maurya, il part sur sa jument grise, sans la bénédiction maternelle – ce qui est de mauvais augure, pour les pêcheurs du nord-ouest de l’Irlande.**

## C’est une mauvaise nuit Michael Dara, une nuit sauvage

Il est évident qu’il fallait monter aujourd’hui Synge et Yeats qui ont habité mon enfance et m’ont offert les premières rencontres chocs au théâtre. Ces auteurs posent des questions on ne peut plus actuelles : la liberté de la femme et la place de la poésie dans un monde matérialiste, aux valeurs réductrices.

Leur théâtre nous emmène au bord du précipice, au seuil du monde visible, et les limites rationnelles disparaissent. Dès les premières répliques, on est lancé vers ce moment précis où basculera l’existence d’un homme. C’est cette tension qui nous intéresse, car elle permet d’atteindre le seuil, le moment de vérité où le présent se dilate, levant le voile sur cet endroit en nous, en amont des mots. Où partir est un retour. Où perdre un fils est aussi le retrouver. Où l’émancipation d’une femme est là où elle ne l’attend pas. Où la fin est sœur du début.

Nous nous appuyons sur cette langue puissante, dangereuse, qui est l’œil du photographe, qu’il faut maîtriser, distiller pour qu’elle résonne de façon immédiate. Pas d’envolées lyriques mais des constructions en mineur, s’ancrant d’un pied ferme dans la réalité. Jean-Pierre Siméon a su faire renaître ce théâtre en français, dans une langue contemporaine. Il a réagi à ces textes avec sa sensibilité unique. Ses traductions font aboutir une volonté commune d’éloigner le pittoresque. Ce sont pour moi moins des traductions qu’un dialogue de haute volée avec nos auteurs. Il a traduit l’essentiel : ce qui ne se traduit pas. Ce que John Berger appelle le préverbal, cet endroit qui précède les mots.

**Clara Simpson**

Dès la première lecture, les trois pièces qu’il m’a été donné de traduire pour contribuer au projet théâtral de Clara Simpson ont suscité en moi cette sorte de saisissement qu’on éprouve quand la littérature joint, dans une intensité immédiate, la puissance formelle et la profondeur humaine. Brèves, denses, intenses donc, comme taillées dans la nuit des énigmes primordiales, elles mettent à nu ces vérités violentes qui sont le fond de l’âme humaine. Point de pittoresque ou de particularisme ici ; l’infinie déperdition de l’amour adossé aux ombres et la béance des solitudes où tombe le cœur vertigineusement, tel est le propos à chaque fois et sa résonance est d’emblée universelle. L’âpreté des paysages – de roc, de mer, de vent, de pluie, de chemins errants –, si perceptible soit-elle dans sa réalité concrète, agit comme la métaphore parfaite qui est le vœu de toute poésie : elle énonce cet abîme d’existence où se meuvent nos passions et dont la mort est le point de fuite.

Ce qui unit les trois pièces et les tient dans une tension commune, ce n’est évidemment pas l’Irlande de carte postale ni la ruralité d’écomusée, c’est, sous les figures circonstancielles du décor irlandais, leur égale et opiniâtre visée : l’affrontement de l’homme, abandonné dans l’immense comme dans une mer inhabitable aux forces contraires de l’angoisse et du désir, de la haine et de la compassion. Je vois dans le triptyque théâtral ainsi constitué l’occasion rare d’un spectacle émouvant dans la fable simple qu’il fait de vies simples – les nôtres en vérité – mais, plus encore, bouleversant par l’écho qu’il nous renvoie de notre désespérée faim de vivre devant la mort.

Le parti pris de la traduction a été de rester au plus près de la langue rugueuse de ces poètes.

Une langue assez abrupte et populaire mais en même temps d’une force poétique extraordinaire. C’est également une langue concrète, un concret en prise sur le mystère, sur l’énigme humaine. Nous sommes dans l’ici et maintenant, chez des gens pauvres confrontés à la dureté de la vie, au drame familial, à la mort. La trame est simple mais elle touche à l’universel humain. Les questions abordées sont aussi d’ordre existentiel, celles du destin de chacun, du destin collectif, mais elles sont aussi métaphysiques avec la présence de la mort, de la vie confrontée à la mort.

**Jean-Pierre Siméon**


**« Allez, venez avec moi, Dame de la maison, vrai, vous n’aurez pas que mes discours à entendre, il y aura le cri des hérons sur les lacs noirs, et les coqs de bruyère et les hiboux aussi… »**

***L’Ombre de la vallée. Le vagabond***

Parce que ces deux auteurs se répondent, parce que tout est déjà contenu dans la poésie de Yeats et se déploie à nouveau dans la prose de Synge, *Purgatoire* s’impose comme un prologue qui cristallise tous les thèmes contenus dans *L’Ombre de la vallée* et dans *Cavaliers en mer*.

Sa langue, plus ramassée, plus directe, permet de préparer le spectateur à la traversée de l’Irlande, porté par la langue de Synge, plus chaotique, plus charnue, plus atemporelle, pour nous plus étrange qu’étrangère. La représentation suit le modèle lointain de la journée du Nô, où plusieurs pièces en un acte s’enchaînent, faisant apparaître sur le théâtre des Ombres venues de l’au-delà conter leur histoire.

Les ombres, voilà précisément le premier thème essentiel, constitutif du triptyque : l’ombre planant sur la vallée, la silhouette des défunts à cheval vers la mer, l’ombre du nuage sur la maison – « en voilà du symbole! » comme l’annonce Yeats dès le début de *Purgatoire*. Dans ces pièces, l’au-delà se rappelle aux vivants, et cette ombre portée a une vertu à la fois rythmique et dramaturgique – elle donne aux pièces du triptyque toute leur puissance tragique. *Purgatoire*, qui présente de façon concentrée et fugace toute la tension à l’œuvre dans les autres pièces, livre le thème essentiel de la mort, puis *L’Ombre de la vallée* offre comme une respiration, en le tenant à distance par le comique. Enfin, dans *Cavaliers*, le rythme s’accélère, les images poétiques se densifient, et à la fin de la pièce, alors que la mère fait le deuil de ses fils perdus en mer, la parole se fait chant. Si l’ombre planant est un moteur

de la tragédie, le triptyque n’en sort pourtant pas assombri : il s’agit plutôt de rappeler aux humains ce qui les dépasse – le surréel, l’au-delà, le mystique – mais qui apprend aussi à se situer en tant qu’humain face à ces forces démesurées, et à vivre ici.

D’ailleurs, à ce premier thème répond un second : c’est l’émerveillement devant le monde, dans ses détails les plus infimes. La coquille d’un œuf de choucas, le bruit des hérons dans les brumes, la tourte qui cuit : autant de choses simples qu’on apprend à retrouver. Parole de vagabond, de vieux, de jeunes gens : le triptyque abonde en figures marginales qui attirent l’attention sur ces choses insaisissables qui tissent l’existence.

La lecture de Synge et de Yeats nous fait respirer et redécouvrir le monde. On quitte la parole prophétique que les poètes cherchaient dans les siècles précédents, on quitte toutes les assertions faciles, tout ce qui trop aisément s’offre à la compréhension, tout esprit de sérieux trop rigoureusement scientifique ou doctrinaire – nationaliste, puritain… Tout cela vole en éclat sous l’effet d’une poésie qui rassemble et invite à une posture saine et heureuse : être un œil ouvert, vif, éveillé, fasciné par l’infime et l’immense.

**Esther Papaud**